

INRI



VIA CRUCIS



Le Chemin de Croix

A

JÉRUSALEM

PAR

FRANÇOIS SODAR



INTRODUCTION



Jésus mourant avait confié sa Mère bien aimée aux soins empressés de St. Jean; la maison du fidèle disciple, sur la montagne de Sion, devint dès lors la demeure de Marie et le centre de l'Eglise naissante.

Là tous les Apôtres, les uns après les autres, venaient, non seulement partager leurs peines et leurs consolations avec la pauvre Mère affligée, mais surtout s'imprégner de sa doctrine et de ses sublimes enseignements, car Marie, dépositaire des secrets de son Fils, était comme un Evangile vivant, lorsque l'Evangile écrit n'avait pas encore paru.

Mais pendant que Marie exposait aux apôtres réunis les divins mystères, les souvenirs de la Passion se pressaient dans son coeur et des larmes de compassion jaillissaient des ses yeux.

Souvent aussi, l'âme pleine de deuil et de tristesse, le coeur déchiré, elle descendait la pente de la montagne et s'arrêtait au Prétoire; là elle recommençait à parcourir la VOIE DOULOUREUSE encore toute baignée du sang de son DIVIN FILS!

Les disciples, les amis de Jésus, les premiers Chrétiens suivirent l'exemple de la Très Ste. Vierge; s'ils furent obligés de s'éloigner de la ville de David pour échapper à l'orage qui allait s'abattre sur elle, ils revinrent après un court exil, et retrouvèrent sous les ruines fumantes de Jérusalem, les Lieux vénérés si chers à leur piété.

Sainte Hélène, Saint Jérôme, Sainte Brigitte, les Croisés et la longue chaîne des pèlerins de toutes nations, continuèrent à mouiller de leurs larmes la VOIE DOULOUREUSE. François d'Assise à son tour l'arrosa de ses pleurs, lui, à qui sa parfaite ressemblance avec Jésus Crucifié, a mérité de recevoir les Sacrés Stigmates dans sa chair brisée par la mortification.

Ses Fils, héritiers de son esprit et députés à la garde du Saint Sepulcre, furent les plus ardents propagateurs du *Chemin de la Croix*. Pendant que S. Léonard de Port-Maurice le rendait populaire en Occident, les Pères de Terre-Sainte obtenaient du Sultan que l'exercice en fut public à Jérusalem. De nos jours, en face du Croissant qui baille sur la cime des minarets, se dresse l'étendard de la Croix, comme l'espérance d'un *avenir meilleur*.

Honneur aux Frères Mineurs qui, au prix de leur vie, ont conservé le culte du Seigneur, non seulement à l'ombre du Sanctuaire, mais en plein jour et sur les terres de Sion.

Si Jésus récompense une seule larme versée en souvenir de sa Passion, comme Il le fit connaître à S. Alphonse de Liguori, quelle ne sera pas la récompense des ceux qui consomment leur vie à défendre et à honorer les lieux qui en ont été le théâtre?

Chaque vendredi le glas funèbre, qui part du *Saint Sépulture*, rassemble les

Franciscains, les indigènes catholiques, les Pèlerins et invite à la commémoration du plus grand sacrifice qui ait jamais été accompli parmi les hommes.

Nos Religieux descendent de leur Couvent du *Saint Sauveur*; suivis de la foule et précédés d'un Janissaire chargé de rendre la voie libre et d'introduire les chrétiens dans la caserne Turque dont l'accès leur est sévèrement interdit, en tout autre temps.

Du *Prétoire au Calvaire*, la pieuse troupe parcourt avec une profonde dévotion la voie marquée par les pas ensanglantés du Rédempteur. Moines et Pèlerins, prosternés sur le sol, agenouillés dans la poussière, baissent, avec transport, les adorables vestiges de l'Homme-Dieu. Quelques uns prient les bras étendus; les autres font entendre des sanglots, comme si Jésus se montrait à leurs regards dans les cruelles angoisses de sa sainte mort.

Un Religieux Vénérable lit, avec émotion, une méditation propre à la station, puis une courte prière à laquelle toute l'assistance répond.

Le Vendredi Saint un sermon, prononcé par un Fils du Pauvre d'Assise, remplace la lecture. Combien n'est elle pas puissante la voix de l'homme de la pénitence racontant les souffrances de Jésus aux quelles il semble associé! La terrible tragédie décrite par lui, au jour et sur les lieux mêmes où elle s'est accomplie, fait courir dans toutes les veines un frisson glacial; les visages palissent et chacun se sent comme anéanti devant Dieu.

Sans aucun doute il reste bien peu de chose de l'antique Jérusalem sur laquelle tant d'ennemis dévastateurs ont passé, les uns après les autres. Son sol où tant de ruines se sont accumulées, s'est élevé de deux ou trois mètres et il faut creuser pour retrouver ses premières dalles de pierre.

C'est parfois un tronc de colonne, une petite butte, un rocher qui rappella le souvenir des chûtes des souffrances de Jésus!... Et pourtant ces humbles vestiges sont des témoignages irrécusables, et comme la voix même des siècles, ils appartiennent à l'histoire, par la tradition qui, en Orient, fait loi.

Dans ces contrées bibliques rien ne se déplace, rien ne change d'apparence. L'Évangile se trouve, non seulement dans la topographie des lieux mais encore dans les personnes, leurs coutumes, leurs vêtements et leur manière de parler. Les femmes de la Jérusalem actuelle rappellent celles qui allèrent, en pleurant, à la rencontre de Jésus, et l'arabe qui, sur la fin du jour, revient des champs, n'est pas loin de ressembler à cet homme de Cyrène qui fut contraint de porter la Croix du Sauveur succombant sous son faix.

Esperons que, désormais, une communauté de prière unira les chrétiens de l'Orient à ceux de l'Occident; les larmes qu'ils verseront ensemble sur les ruines de Jérusalem, seront plus puissantes que ne sauraient l'être celles des Juifs pleurant sur les murs de leur Temple détruit et sourd pour jamais, à leurs gémissements.

FAC-SIMILE

d'un grand

CHEMIN DE CROIX

de cent. 50 × 64

QUE L'ORDRE SÉRAFIQUE FAIT EXÉCUTER

pour

LES ÉGLISES QUI EN FERONT LA DEMANDE

PREMIÈRE STATION.

La caserne turque avec sa vaste cour, occupe le lieu où s'élevait la fameuse *Tour Antonia*, si célèbre dans les guerres des Hébreux contre les Romains.

Située à l'angle nord-ouest de l'esplanade du Temple, elle unissait les deux galeries de l'édifice de Salomon; celle de Septentrion et celle de l'Occident.

Cette forteresse inexpugnable était encore un des plus somptueux palais de Jérusalem et la résidence du Gouverneur. Là aussi était le Prétoire où se rendaient les jugements et où, par conséquent, Notre Seigneur fut condamné. On le nomme Prétoire de Pilate, non parce que c'était sa propriété mais parce qu'il y faisait sa demeure, au temps de Jésus.

De l'antique Prétoire il ne reste plus que le nom et l'emplacement et, cependant, ce nom lui convient encore actuellement, puisque le Palais du Gouverneur Romain est resté le siège du Gouvernement Militaire et, qu'à présent, comme aux temps du divin Sauveur, c'est un dominateur étranger, un infidèle qui fait peser sa verge de tyran sur ces peuples infortunés.

Les soldats turcs permettent aux Franciscains et aux Pèlerins de s'agenouiller dans leur caserne, sans leur montrer la moindre malveillance; ils leur témoignent plutôt du respect et sont comme étonnés de l'acte religieux qu'ils voient accomplir sous leurs regards.



SECONDE STATION.

En sortant de la caserne, on descend, le long de ses imposantes murailles formées de pierres rougeâtres, vers la Porte Orientale, dite de S. Etienne. La pieuse assemblée arrive alors à l'*Eglise de la Flagellation* et se trouve en face d'une grande porte dont le sommet domine au loin; elle est appelée porte de la *Scala Santa* parce que c'est à cet endroit même que se trouvait l'escalier de vingt huit marches, qui donnait dans le Prétoire, et par lequel Jésus est monté, pour aller recevoir l'instrument de son supplice.

Hélas! Pendant que les Hébreux peuvent toucher, de leurs mains tremblantes, les blocs de Salomon et pleurer sur leur Temple, nous, Chrétiens, nous ne trouvons plus, ici, à baiser, une seule pierre sanctifiée par le regard de Jésus. Quant à l'escalier, ayant été trempé du sang divin il fut considéré comme une relique du plus grand prix; on le transporta de Jérusalem à Rome par ordres de S^t Hélène, et il est vénéré près de S. *Jean de Latran*, dans une église construite pour le recevoir et qu'on nomme la *Scala Santa*.



TROISIÈME STATION.

On retourne un peu en arrière et en se dirigeant vers la troisième station, on passe sous l'arc de l'*Ecce Homo* dont la conservation, au milieu de tant de ruines, est presque miraculeuse. Qui ne sait combien de choses il rappelle? La comparaison de Jésus devant le peuple en fureur, les cris insensés de ceux qui demandaient que le sang du Sauveur retombât sur eux, Pilate se lavant les mains et disant qu'il ne voulait point avoir part à cette malédiction et, finalement, la lecture solennelle de la sentence de mort.

A partir de l'arc de l'*Ecce Homo* le chemin va, en descendant toujours, jusqu'à la troisième station où la *Voie Douloureuse* s'unit à la route de Damas. C'est ici que, pressé par les flots de la foule et épuisé par les cruels traitements des bourreaux, le Rédempteur tomba sous le poids de la croix.

La chute de Jésus est indiquée par une colonne de granit oriental, étendue par terre, contre la *Chapelle Arménienne*, jolie petite église qui attire le regard du voyageur et dont la blancheur fait contraste avec les autres constructions si sombres qui l'entourent.

L'intérieur ne répond cependant pas à ce que promet l'aspect extérieur; cette chapelle, presque abandonnée, n'offre à l'œil qu'une peinture moderne représentant la *rencontre de Jésus et de Marie*.

QUATRIÈME STATION.

A peine a-t'-on fait cinquante trois pas qu'on rencontre une grande Arche élevée au débouché d'un petit sentier qui va au Prêtoire et au temple. C'est par ce petit chemin que passa la St^e Vierge avec S. Jean, lorsque voyant une foule immense de peuple suivre Jésus par la *voie douloureuse* et ne pouvant la traverser, elle prit ce sentier et, accélérant le pas, elle arriva avant son divin Fils sur la voie du Calvaire.

Dans le lieu où s'accomplit ce douloureux mystère il existait, autrefois, une pieuse église qui portait le nom de *Sainte Marie de la douleur*, titre qui lui convenait si bien; elle a été changée par les Turcs, en un établissement de bains et a été rendue, depuis, à son premier usage, par les efforts des Arméniens Catholiques.

Au fond de la route de Damas, on aperçoit une maison de pierres grises, ornée de rosaces entrelacées, qui fait saillie sur le chemin. Elle marque le lieu où demeurait le mauvais riche stigmatisé par Notre Seigneur, pour avoir laissé le mendiant Lazare mourir de faim à sa porte.



CINQUIÈME STATION.

Du lieu, de *la douleur de Marie*, le chemin de Damas s'étend de trente quatre pas, environ, puis se replie sur la *Voie douloureuse* et l'on se trouve bientôt au pied de la montée qui continue jusqu'au Calvaire.

Arrivé là, le divin Sauveur ne pouvant plus porter sa Croix et les Juifs craignant de perdre le barbare plaisir de le voir crucifié, ils arrêterent un homme qui venait de la campagne et l'obligèrent à charger l'instrument du supplice sur ses épaules. C'était Simon, de la Pentapole d'Égypte, natif de la ville de Cyrène, dont parle S. Marc; l'Évangéliste ajoute qu'il était père d'Alessandre et de Ruffus, élevés depuis sur nos autels. Ruffus, plus tard Evêque de Tortose, reçut la gloire du Martyre, ainsi que son frère. Leur père les suivit de près et mourut à Jérusalem chargé de mérites.

Une petite pierre, enchâssée dans le mur d'une étroite maison qui appartenait à un Turc, indique le lieu où Simon prit la Croix de Jésus. Nous disons appartenait, parce que désormais elle est la propriété des Franciscains et l'on espère, qu'avant longtemps, nos Religieux pourront la transformer en une pieuse Chapelle.



SIXIEME STATION.

Au de là d'un mur construit en forme d'arc, au dessus de la rue, se trouve, à main gauche, une porte basse qui paraît avoir été à moitié enfouie par l'élévation de la route. Au sommet de cette porte est une sorte de balcon, peint en jaune, sur lequel on lit l'inscription suivante :

MAISON DE S. VÉRONIQUE.

C'était en effet la demeure de la pieuse et compatissante femme qui au bruit des clameurs de la populace courut à sa porte et voyant Jésus couvert de poussière et de sang, s'élança pleine de courage, s'ouvrit un passage au milieu de la soldatesque et, se prosternant aux pieds du divin Maître, implora la permission d'essuyer son auguste visage. Cette action plût tellement au Seigneur qu'il laissa l'empreinte de sa face adorable imprimée sur le linge qui, étant double, reçut deux fois l'image du Sauveur. La Sainte elle-même en laissa une en Espagne, l'autre à Rome où elle mourut.

De nos jours la maison de S. Véronique est la propriété des Grecs unis; ceux-ci en ont fait une chapelle qu'ils ont ornée des stations du chemin de la Croix et d'un tableau de Maître, envoyé par Léon XIII, et représentant la *Sainte Face* soutenue par un ange.



SEPTIÈME STATION.

On arrive, en marchant sur les traces du divin Sauveur, au lieu de sa seconde chute qui eût lieu à la *Porte Judiciaire*. Cette porte a une voûte de forme ovale, les pierres sont usées et noircies, plusieurs d'entre elles ont été reconnues comme ayant fait partie de l'antique construction.

La *Porte Judiciaire* fut restaurée par Néeémie, après la Captivité de Babylone. Renfermée aujourd'hui dans l'intérieur de Jérusalem, parce que la ville s'est étendue de ce côté, elle était, au temps du Sauveur, ouverte sur le second mur d'enceinte qui donnait dans les jardins.

Son nom de *Porte Judiciaire* venait de ce qu'elle donnait passage aux coupables condamnés à la Potence. Il est bien certain que Jésus la traversa pour se rendre au Calvaire; tous les Evangélistes disent qu'il sortit hors de la ville.

De plus la *Porte Judiciaire* était celle à laquelle on affichait les sentences capitales; par conséquent la condamnation de Notre Seigneur y fut attachée.

En face se trouve une des colonnes qui l'ornaient et l'on assure que c'est celle où fut suspendue l'inique sentence du déicide.

Elle est renfermée dans une chapelle que les Franciscains gardent avec un soin jaloux. Après avoir vaincu mille difficultés, ils sont parvenus à l'ouvrir au culte, sous le titre de *Sanctuaire de la colonne*.



HUITIÈME STATION

Quand Il fut sorti de la porte Judiciaire Jésus continua la montée autour des pentes du Golgotha qui d'un côté est à pic, mais offre par les trois autres versants un accès beaucoup plus facile.

Après environ, quarante pas Il rencontra les femmes de Jérusalem qui, pendant que les bourreaux l'insultaient et le maudissaient, vinrent à lui en pleurant et en faisant entendre de douloureux gémissements!... Cet acte était courageux car le Talmud défendait d'accompagner, avec des pleurs de compassion, ceux qui étaient condamnés au dernier supplice.

Une manifestation d'amour, si publique et si solennelle, toucha Jésus; plongé dans une mer de souffrances, il daigna cependant leur parler et les consoler. Considérant leurs afflictions futures, il se sentit vivement ému des malheurs qui allaient fondre sur la ville de Jérusalem, devenue ingrate et déicide.

Une étroite ouverture percée à la gauche du monastère grec de S. Caralambo, marque la *Rencontre de Jésus avec les femmes de Jérusalem*; non pas pourtant le lieu même qui actuellement se trouve au milieu de murs construits depuis, mais la direction qui n'a changé en rien; la tradition l'affirme et la pieuse Catherine Emmerich le dit aussi, donnant des indications de la plus grande précision.



NEUVIÈME STATION.

On ne peut arriver à la neuvième station, sans retourner au *Bazar*, afin d'aller chercher une nouvelle montée qui conduit à une petite rue, sans issue, où est situé l'Évêché des Coptes. Le long du chemin on voit un monceau de vieilles ruines, au milieu desquelles deux colonnes de marbre se tiennent encore debout; ce sont les nobles restes de l'Antique basilique Constantinienne.

L'Évêché des Coptes offre aux regards un Portail ogival qui ressemble à l'entrée d'une chapelle. Là, une colonne, enchâssée dans le mur, nous indique le lieu où Jésus exténué tomba une seconde fois, sous le poids de la Croix.

Près de la colonne se trouve une porte par laquelle on entre sur la terrasse qui faisait partie du pavé de l'ancien atrium de l'église de S. Hélène; au temps des Croisés il servit de Cloître aux Chanoines du S. Sépulcre.

De nos jours ce Cloître est occupé par les Abyssiniens qui y ont construit leurs pauvres petites maisons; à côté s'élève, humble et modeste, leur chapelle dédiée aux Évangélistes.



DIXIÈME STATION.

De la voie étroite, où se trouve la neuvième Station, le Cortège reprend la rue du *Bazar* et se rend au *Calvaire* par un escalier de dix-huit gradins.

L'Eglise du *Calvaire*, construite par S. Hélène, pour préserver le rocher baigné par le sang du divin Sauveur, mesure une étendue de quinze mètres carrés. Au milieu un énorme pilastre supporte quatre arches qui se divisent de manière à former deux nefs, ayant chacune deux voûtes. La nef gauche appartient aux Grecs, celle de droite aux Latins. La pieuse assemblée, à peine entrée du côté des Latins, y fait halte pour honorer le lieu où les bourreaux ont dépouillé Jésus de ses vêtements; cet endroit est désigné par une sorte de mosaïque florentine, cinq grandes rosaces entrelacées, de marbre blanc, qui semblent être faites exprès pour rappeler les cinq plaies de Notre Seigneur.

Une fenêtre carrée, ouverte dans le mur, laisse voir le beau vitrail de la chapelle extérieure, située plus bas et qui porte le nom de la *Vierge douloureuse* parcequ'elle marque la place où la Mère de Jésus, Marie Cléopâtre, Marie Salomé et S. Jean se tenaient debout, pendant le Crucifiement du Christ.

Qui pourrait dire la désolante consternation à laquelle fut en proie ce groupe béni qui souffrait en union avec le Divin Sauveur!

Qui pourrait jamais décrire l'affliction, le déchirement de Marie, la plus tendre de toutes les mères, voyant crucifier son Fils et son Dieu!



ONZIÈME STATION.

A deux pas de là, sur le même plateau, une autre mosaïque indique l'endroit où Jésus fut étendu sur la Croix ; c'est pourquoi la chapelle qui le recouvre est dite du *Crucifiement*.

Elle n'est éclairée que par une lumière réfléchie, qui lui vient de la petite fenêtre dont nous avons parlé, et par la faible lueur des nombreuses lampes qu'on y fait brûler, nuit et jour. Cette obscurité rappelle les ténèbres extraordinaires dont le Golgotha fut enveloppé, quand l'Auteur de la vie exhala le dernier soupir, et contribue à rendre plus graves les pensées, plus douloureux les sentiments qui oppressent le cœur.

La chapelle du *Crucifiement* est simple et n'a pour ornement qu'un autel de bronze d'un travail très fin. Elle tire toute son importance de la scène qui se passa en ce lieu, l'une des plus déchirantes de la Passion. Jésus se couche sur le bois de notre salut, étend affectueusement ses bras, comme pour êtreindre, en un suprême embrassement, le genre humain tout entier, il pose ses pieds et les laisse clouer ainsi que ses mains par d'énormes clous. La cruauté des bourreaux, les tourments de Jésus baigné dans son sang qui coule de toute part, la pensée que c'est le Fils unique de Dieu qui est en proie à de telles souffrances déchirent le cœur et arrachent des larmes brûlantes à quiconque est capable de ressentir en soi l'horreur du péché et même seulement les douleurs d'autrui.



DOUZIÈME STATION.

De la Chapelle latine on passe immédiatement dans celle des Grecs où fut plantée la Croix.

Sous l'autel, soutenu par des colonnettes de marbre blanc et assez élevé, selon l'usage oriental, se trouve le trou qui reçut l'infâme gibet, devenu l'arbre de la Rédemption. A deux mètres de distance on voit encore la fente produite dans le roc par la violente secousse du tremblement de terre au moment de la mort du Sauveur; elle est large, profonde et correspond à l'étage inférieur.

Autant est simple la chapelle du *Crucifiement*, qui appartient aux Franciscaïns, autant est élégante celle de la *Croix*, propriété exclusive des Grecs. Un immense Crucifix dont la tête est entourée d'une auréole resplendissante de pierreries, les statues de la Vierge Marie et de S. Jean dont les vêtements sont d'argent nielé, occupent le fond de l'autel sur lequel mille lampes de toutes dimensions, de toutes couleurs, font scintiller les candélabres, les reliquaires, les pierres précieuses et le chandelier à sept branches qui l'ornent. Mais cette magnificence laisse indifférent, car l'esprit est saisi et l'âme attendrie au souvenir de l'horrible drame qui ensanglanta ce lieu, il y a dix-huit siècles.

L'attitude des Pères et aussi celle de la foule qui les suit est pleine de tristesse ainsi que de componction; elle laisse voir clairement que toutes les amertumes de la Passion ont pénétré l'âme de chacun. Mais qui ne se sentirait heureux de prendre part à cette cérémonie, qui ne bénirait les larmes qu'il a répandues sur la cime du Golgotha?



TREIZIÈME. STATION.

Entre l'Autel de la *Croix* et celui du *Crucifiement* se trouve l'Autel qui désigne le lieu où Marie reçut dans ses bras maternels la froide dépouille du Sauveur.

La fameuse statue qui le domine est connue sous le nom de la *Mère des douleurs*; c'est un don du roi du Portugal; on est saisi d'admiration devant l'expression de cruelle angoisse que l'artiste a su lui donner; ses traits mourants, son regard qui plonge dans le vide, ses yeux qui ne laissent pas couler de larmes mais révèlent une douleur si intense, si profonde, qu'elle semble faire jaillir l'hymne immortelle du *Stabat Mater*, des lèvres et du cœur séraphique du Bienheureux Jacopo de Todi.

Aucune autre image de la *S^{te} Vierge* n'est tant honorée que celle de la *Mère des douleurs*. La foule ne cesse d'y retourner et de se prosterner devant elle, les pélerins y font perpétuellement entendre leurs prières et leurs supplications. On la dit miraculeuse et, en réalité, non seulement la dévotion, mais aussi la reconnaissance des fidèles l'a entièrement recouverte d'or et de pierres précieuses.

Elle doit sa conservation au courage d'un Père Franciscain qui, au péril de sa vie, la sauva des flammes dans l'incendie de 1808.



QUATORZIÈME STATION.

Après avoir assisté à la Passion et à la mort du Sauveur, le pieux cortège descend du Calvaire et passe près de la *Pierre de l'onction* sur laquelle Joseph d'Arimathie et Nicodème oignirent le Corps de Jésus; il se porte ensuite au lieu de sa sépulture et se place parmi les énormes chandeliers qui sont en avant de la petite église élevée sur ce lieu béni.

Cette église se trouve au milieu de la vaste rotonde de la basilique, sous la grande ouverture qui laisse voir le ciel à découvert. Elle est revêtue d'un marbre blanc et jaunâtre qui est une pierre du pays, et compte huit mètres de long sur cinq mètres cinquante de large. Sa façade, tournée à l'Orient, est couverte de divers genres de lampes de verre et d'argent qui cachent la pauvreté de son Architecture, mais ne peuvent donner au plus auguste monument de la terre une majesté en rapport avec sa destination.

Le tombeau sacré du Christ, divisé en deux petites chambres, ne changea jamais de forme. Selon l'usage des Hébreux, il est creusé dans le roc vif; S. Hélène le fit isoler; dans le but de le conserver et de l'orner tout à la fois, elle fit élever au dessus un petit temple.

Depuis des siècles l'édifice impérial n'existe plus et le Sépulcre, à l'intérieur, est caché aux regards par des plaques de marbre.

Quoiqu'il en soit, c'est toujours le *Tombeau glorieux* prédit par Isaïe, auquel les peuples de toutes nations et de toutes tribus, vêtus de mille costumes différents, viennent rendre hommage. Ses pierres sont usées sous les ardents baisers des pèlerins qui s'y succèdent comme les flots sur les plages de l'Océan.



PROPRIETÀ RISERVATA

STABILIMENTO CROMO-LITOGRAFICO GUALASSINI & BERTARELLI - MILANO



